

d'arriver à la villa Bonaparte, que se trouvait le petit palais du comte Prada.

Lorsqu'il eut payé son cocher, Pierre resta embarrassé un instant. La porte étant ouverte, il avait pénétré dans le vestibule ; mais il n'y apercevait personne, ni concierge, ni serviteur. Il dut se décider à monter au premier étage. L'escalier, monumental, à la rampe de marbre, reproduisait en petit les dimensions exagérées de l'escalier d'honneur du palais Bocanera : et c'était la même nudité froide, tempérée par un tapis et des portières rouges, qui tranchaient violemment sur le stuc blanc des murs. Au premier étage, se trouvait l'appartement de réception, haut de cinq mètres, dont il aperçut deux salons en enfilade, par une porte entrebâillée, des salons d'une richesse toute moderne, avec une profusion de tentures, et de velours et de soie, de meubles dorés, de hautes glaces reflétant l'encombrement fastueux des consoles et des tables. Et toujours personne, pas une âme, dans ce logis comme abandonnée, où la femme ne se sentait pas. Il allait redescendre pour sonner, quand un valet se présenta enfin.

— Monsieur le comte Prada, je vous prie.

Le valet considéra en silence ce petit prêtre et parut comprendre.

— Le père ou le fils ?

Le père, monsieur le comte Orlando Prada.

— Bon ! monter au troisième étage.

Puis, il daigna ajouter une explication.

— La petite porte, à droite sur le palier. Frappez fort pour qu'on vous ouvre.

En effet, Pierre dut frapper deux fois. Ce fut un petit vieux très sec, d'allure militaire, un ancien soldat du comte resté à son service, qui vint lui ouvrir ; en disant, pour s'excuser de ne pas avoir ouvert tout de suite, qu'il était en train d'arranger les jambes de son maître. Tout de suite il annonça le visiteur. Et celui-ci, après une obscure antichambre très étroite, resta saisi de la pièce dans laquelle il entra, une pièce relativement petite, toute nue, toute blanche, tapissée simplement d'un papier clair ; fleurettes bleues. Derrière un paravent, il n'y avait qu'un lit de fer, la couche du soldat ; et aucun meuble, rien que le fauteuil où l'infirme passait ses jours, une table de bois noir près de lui, couverte de journaux et de livres, deux antiquaires chaises de paille qui servaient à faire asseoir les rares visiteurs. Contre un des murs, quelques planches tenaient lieu de bibliothèque. Mais la fenêtre, sans rideaux, large claire, ouvrant sur le plus admirable panorama de Rome qu'on pût voir.

Puis, la chambre disparut, Pierre ne vit plus que le vieil Orlando, dans une soudaine et profonde émotion. C'était un vieux lion blanchi, superbe encore, très fort, très grand. Une forêt de cheveux blancs, sur une tête puissante, à la bouche épaisse, au nez gros et écrasé, aux larges yeux noirs étincelants. Une longue barbe blanche, d'une vigueur de jeunesse, frisée comme celle d'un dieu. Dans ce muet léonin, on devinait les terribles passions qui avaient dû gronder ; mais toutes les charnelles, les intellectuelles, avaient fait éruption en patriotisme, en bravoure folle et en désordonné amour de l'indépendance. Et le vieil héros foudroyé, le buste toujours droit et haut, était cloué là, sur son fauteuil de paille, les jambes mortes, ensevelies, dispa-

ruées dans une couverture noire. Seuls, les bras, les mains vivaient ; et, seule, la face éclatait de force et d'intelligence.

Orlando s'était tourné vers son serviteur, pour lui dire doucement :

— Batista, tu peux t'en aller. Reviens dans deux heures.

Puis, regardant Pierre bien en face, il s'écria de sa voix restée sonore, malgré ses soixante-dix ans :

— Enfin, c'est donc vous, mon cher monsieur Froment, et nous allons pouvoir causer tout à notre aise. . . Tenez ! prenez cette chaise, asseyez-vous devant moi.

Mais il avait remarqué le regard surpris que le prêtre jetait sur la nudité de la chambre. Il ajouta gaiement :

— Vous me pardonnerez de vous recevoir dans ma cellule. Oui, je vis ici en moine, en vieux soldat retraité, désormais à l'écart de la vie. . . Mon fils me tourmente encore pour que je prenne une des belles chambres d'en bas. A quoi bon ? je n'ai aucun besoin, je n'aime guère les lits de plume, car mes vieux os sont accoutumés à la terre dure. . . Et puis, j'ai là une si belle vue, toute Rome qui se donne à moi, maintenant que je ne peux plus aller à elle !

D'un geste vers la fenêtre, il avait caché l'embarras, la légère rougeur dont il était pris, chaque fois qu'il excusait son fils de la sorte, sans vouloir dire la vraie raison, le scrupule de probité, qui le faisait s'entêter dans son installation de pauvre.

— Mais c'est très bien ! mais c'est superbe ! déclara Pierre, pour lui faire plaisir. Je suis si heureux de vous voir enfin, moi aussi ! si heureux de serrer vos mains vaillantes qui ont accompli tant de grandes choses !

D'un nouveau geste, Orlando sembla vouloir écarter le passé.

— Bah ! bah ! tout cela, c'est fini, enterré. . . Parlons de vous, mon cher monsieur Froment, de vous si jeune qui êtes le présent, et parlons vite de votre livre qui est l'avenir. . . Ah ! votre livre, votre " Rome nouvelle," si vous saviez dans quel état de colère il m'a jeté d'abord !

Il riait maintenant, il prit le volume qui se trouvait justement sur la table, près de lui ; et, tapant sur la couverture de sa large main de colosse :

— Non, vous ne vous imaginez pas avec quels sursauts de protestation je l'ai lu ! . . . Le pape, encore le pape, et toujours le pape ! La Rome nouvelle pour le pape et par le Pape ! La Rome triomphante de demain grâce au pape, donnée au pape, confondant sa gloire dans la gloire du pape ! . . . Eh bien ! et nous ? et l'Italie ? et tous les millions que nous avons dépensés pour faire de Rome une grande capitale ? . . . Ah ! qu'il faut être un Français, et un Français de Paris, pour écrire le livre que voilà ! Mais, cher monsieur, Rome, si vous l'ignorez, est devenue la capitale du royaume d'Italie, et il y a ici le roi Humbert, et il y a les Italiens, tout un peuple qui compte, je vous assure, et qui entend garder pour lui Rome, la glorieuse, la ressuscitée !

Cette fougue juvénile fit rire Pierre à son tour.

— Oui, oui, vous m'avez écrit cela. Seulement, qu'importe, à mon point de vue ! L'Italie n'est qu'une nation, une partie de l'humanité, et je veux l'accord,